TERRY STORIES

10 minutes, une histoire, un frisson.

S01_E02 : Pour l'éternité

Laurent Terry

TERRY STORIES

10 minutes, une histoire, un frisson.

S01_E02 : Pour l'éternité

—

Laurent Terry
www.laurentterry.com

Tous droits réservés

1.

Gaylord faisait semblait d'étudier le dossier lorsqu'ils atteignirent l'entrée de la résidence privée. Thomas fit mine de ne pas saisir le petit jeu de son coéquipier, et ralentit la berline devant le poste de contrôle. A lui le boulot, apparemment.

Une fille en uniforme logotypé aux couleurs de la Delta Security s'approcha de la vitre côté conducteur. Le lieutenant Thomas Spiegel baissa la vitre.

— Je peux vous aider ? fit la fille.

Tom ne put s'empêcher de laisser son regard plongé vers le V que formaient les boutons de la chemise entrouverte. Le vêtement laissait deviner des formes idéales, et une peau cuivrée par le soleil californien. Le jeune flic se redressa, sans même s'en rendre compte. La fille lui offrit un discret sourire.

Il dégaina sa plaque, et le matricule luit à la lumière.

— LAPD, Section Criminelle. Nous venons voir l'un de vos résidents.

— Ah, bon, fit-elle en laissant ses mots traîner comme si elle avait décidé de prendre tout son temps. Je peux savoir de qui il s'agit ? Pour une fois qu'il y a un peu d'animation…

— J'imagine que le job est assez monotone, renchérit Thomas.

— Wanders, l'interrompit son équipier. C'est au 36, c'est ça ?

La fille fronça des sourcils blonds savamment domestiqués. Apparemment, même les gardiens se devaient de ressembler à des mannequins dans le coin.

— 36, c'est exact.

Gaylord Harvey désigna la barrière d'un coup de menton. La fille se pencha pour presser le bouton situé sous l'étroit bureau qui meublait la guérite de surveillance. Le jeune homme en profita pour se rincer l'œil, mais il finit par presser l'accélérateur, et la voiture s'avança dans l'allée.

— Si tu crois que c'est en matant les gonzesses que tu deviendras l'un des grands manitous, tu te goures mon p'tit pote, fit le vieux flic en ricanant.

Tom se tourna vers lui. Il avait l'air tout chiffonné dans son costume couleur crème avariée. Il datait sans aucun doute de son entrée dans la police. Ajouté à cela la posture voûtée qu'il arborait la plupart du temps, et vous aviez un tableau assez fidèle du lieutenant Harvey, un type tout droit sorti

d'un polar des années soixante-dix ans qui se serait malencontreusement retrouvé sur le siège jouxtant celui de Thomas.

Lui, le lieutenant fringant venait de fêter ses vingt-huit ans et était parvenu à obtenir un poste à la criminelle après seulement trois ans dans les effectifs du LAPD, un exploit. Mais le jeune homme ne comptait pas en rester là. Il voulait aller vite, très vite.

Il jeta un regard amusé à son ainé, et recentra son attention sur la route.

— T'en fais pas pour moi, je serai capitaine avant que t'aies le temps de d'épeler « retraite anticipée ».

— Petit con, lâcha Harvey, dans un soupir amusé.

— A vot' service, Missié, fit-il en ramenant deux doigts vers son front pour mimer un ersatz de salut.

Il souriait lui aussi à présent. Son coéquipier était d'une autre époque, pas de doute là-dessus, mais ça n'était pas un mauvais bougre, c'était même un sacré bon flic lorsqu'il n'en faisait pas qu'à sa tête. Pourtant, il ne serait jamais autre chose qu'un poulet écumant les rues derrière le tableau de bord d'une vieille bagnole banalisée. Thomas fit avancer leur véhicule. Ils remontèrent une allée bordée de palmiers de haute taille. Ils étaient plantés tous les cinq mètres et encadraient l'asphalte en une haie d'honneur végétale. Une femme surgit en sens inverse. Tom fit un écart pour lui laisser la place. Elle devait avoir une cinquantaine d'années, mais sa silhouette était celle d'une jeune fille. Son corps galbé par le tissu orange fluo de son justaucorps avait été miraculeusement épargné par le temps. Elle leur fit un bref signe de la main tout en continuant son jogging. Ils répondirent de concert. Poursuivant leur trajet, ils passèrent devant quatre ou cinq maisons. L'une était décorée de colonnes majestueuses, l'autre était un modèle de design épuré, mais toutes sentaient le fric à plein nez. Ils empruntèrent l'allée qui menait au numéro 36, et bientôt, se retrouvèrent devant la large porte d'entrée située à l'aplomb d'un escalier de pierres, en train d'actionner le carillon. La porte s'ouvrit presqu'aussitôt.

Le battant laissa place à une entrée à couper le souffle, un vaste vestibule qui donnait directement sur un escalier en spirale. Ce truc aurait sans peine trouver sa place dans un château français. Devant eux, masquant quelque peu les fastes de cette demeure, Madame Mina Wanders les toisait du haut de ses talons aiguilles.

Tom mit quelques instants à recouvrer ses esprits. La femme plantée face aux deux hommes portait un maillot de bain une pièce fait d'un tissu doré. Le vêtement était largement échancré pour laisser place à des jambes fuselées par les heures de fitness. Le haut était à l'avenant, la poitrine de Miss Wanders tendait l'étoffe de façon spectaculaire. Jonchée sur escarpins, elle les dominait largement. Elle finit par leur tendre une main fine, recouverte d'une peau opaline, et dont trois doigts étaient ornés de bagues presque identiques, toutes trois ornées de gros diamants d'un bleu sombre, assez inhabituel.

— Mina Wanders, que puis-je pour vous ? dit-elle.

Le jeune lieutenant serra cette main tendue, mais c'est Harvey qui brisa la bulle de stupeur qui avait avalé Thomas.

— Nous travaillons pour la Police de L.A., madame, vous nous avez appelés.

— Ah, bien sûr, je vous en prie, entrez.

La fille fit volte-face, et les précéda dans un dédale de couloirs jusqu'à une porte vitrée desservant le jardin et sa piscine. L'eau bleutée avait le même éclat que les cailloux qui décoraient la main de la propriétaire.

— Je vous en prie, installez-vous, je suis à vous dans un instant.

Un type arriva avec un plateau quelques secondes à peine après qu'elle eut disparu. L'homme avait la carrure d'un champion de bodybuilding, et le sourire enjôleur d'un escort boy, mais une large cicatrice venait malheureusement gâter l'ensemble. A croire qu'il s'était pris un coup de lame en plein milieu du visage. Il déposa le thé et les gâteaux secs devant eux, et déguerpi sans un mot. Les deux flics notèrent le regard suspicieux qui leur lança. Le monde à l'envers, vraiment !

Les flics restèrent là, installés sur une terrasse suffisamment grande pour accueillir un terrain de basket, et au milieu de laquelle, ils semblaient tout à fait hors de propos. Ils étaient tous deux vêtus de costume sombre sous les vingt-huit degrés qu'affichaient cette journée de printemps, et ils commençaient à se liquéfier. Combien de temps encore, cette femme allait-elle les faire patienter ?

Dix minutes plus tard, ils en étaient au même point, et leur patience s'amenuisait à vue d'œil. Soudain, Thomas se leva de son siège en osier.

— Je vais aller me soulager, j'en ai plein le dos de me transformer en poulet rôti sous ce cagnard !

L'autre acquiesça.

— T'inquiète, je réceptionne notre hôte si elle daigne se pointer.

Thomas Spiegel entra dans l'imposante demeure par la porte-fenêtre restée ouverte.

Pénétrant dans le salon, le flic ne sut d'abord pas s'orienter entre les nombreux sofas et les statuts informes placées un peu partout. Leur hôte avait un gout prononcé pour l'art contemporain. Il finit pourtant par visualiser le chemin qu'ils avaient emprunté en arrivant, et parvint, sans trop de difficultés, à rejoindre l'entrée, puis l'imposant escalier qui dominait le corridor. Il n'hésita pas une seconde, et grimpa à l'étage. Il ne pensait pas un instant qu'il n'y ait pas de commodités au rez-de-chaussée, mais il comptait bien profiter de son escapade pour se faire une idée de l'endroit. Parvenu au premier étage, il découvrit une série de portes closes. Il ouvrit les deux premières. Des chambres au lit parfaitement faits, qui semblaient n'avoir pas servi depuis des lustres. La troisième était demeurée entrouverte. Ce coup-ci, il s'agissait d'un vaste bureau.

Le jeune flic entra, puis repoussa la porte comme elle était initialement positionnée. Il s'approcha du meuble de bois sombre installé au centre de la pièce. C'était un imposant bureau de style colonial fait d'un acajou nervuré. Le plateau faisait trois mètres de longueur au bas mot. Les pourtours étaient encombrés de dossiers, mais au centre, seule une grosse enveloppe kraft accrochait le regard, une enveloppe grand format déformée par son contenu.

Le flic nota qu'elle était destinée à une entreprise de L.A. au nom plutôt étrange. Il tendit la main pour s'en saisir.

— Je peux vous aider ?

Spiegel leva la tête. Le majordome l'observait le regard sévère.

— Oh, excusez-moi, commença-t-il en souriant bêtement, je crois que je me suis perdu en cherchant les toilettes.

— En effet… Madame est prête, fit-il, je vous prie de me suivre.

Le type ne commenta pas d'avantage la situation pour le moins étrange dans laquelle il avait trouvé l'enquêteur. Il se contenta de le conduire jusqu'à la terrasse, sans le lâcher d'une semelle. Lorsqu'il fut à nouveau à sa place, et qu'il fit mine d'ignorer le regard interrogateur de son coéquipier, Miss Wanders fit finalement son apparition. Elle avait revêtu un peignoir de soie blanche. Elle s'assit face à eux.

— Robert vous à proposer quelque chose ?

— Inutile, nous sommes en service, Madame, fit Tom pour reprendre la main. C'est donc vous qui avez appelé, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai fait, évidemment. En fait, je crois bien que mon mari a disparu.

Tom n'aurait pu en témoigner devant une cour de justice, mais il aurait juré qu'en prononçant ses mots, la fille avait affiché une sorte de sourire, non, un rictus plutôt, et du genre carnassier.

2.

Les deux hommes n'échangèrent pas trois phrases sur le chemin du retour. Ils avaient trop de choses à penser, et une foule d'impressions à ordonner dans leur esprit. C'est lorsqu'ils retrouvèrent leurs bureaux placés tête-bêche, et qui leur tenaient lieu de décor quotidien, qu'ils finirent par desserrer les dents.

— Jamais vu un truc pareil ! commença Tom.

— Ouaip, cette fille, c'est quelque chose...

Le lieutenant Spiegel laissa un instant de silence.

— Tu crois que c'est elle, c'est ça ?

Le vieux flic tourna vers lui un regard empli de malice.

— Et toi grand chef, qu'est-ce que tu en penses ?

— Un peu que c'est elle ! J'ai jamais vu personne paraître aussi coupable. Si elle avait porté un écriteau; « j'ai flingué mon mari plein aux as. », l'effet n'aurait pas été si différent.

— Et vise un peu le pédigrée, dit Gaylord en tirant la feuille de l'imprimante.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Une petite surprise comme les flics les adorent. C'est le quatrième mari qui disparaît comme par magie, fit-il en claquant des doigts.

— Tu plaisantes ?

Mais le flic n'avait pas le cœur à rire. Le passé de cette femme était à peine croyable, un vrai mode opératoire se dessinait, aussi évident que les cas d'étude à l'école de police. La belle séduisait un industriel, un héritier, bref un type assez riche pour se payer un yacht, et une poignée d'années plus tard, il s'évaporait, purement, et simplement. Évidemment, chaque fois, notre cliente se retrouvait à la tête d'une petite fortune.

Les deux hommes passèrent l'après-midi a étudier le dossier Wanders. Lorsque la nuit commença à poindre, Gaylord ferma le dossier qu'il tenait devant lui d'un claquement sec.

— Bon, mon petit vieux, c'est pas que je m'ennuie, mais il y a un match des Lakers ce soir, et je sens que LeBron va faire souffrir ces tapettes de Chicago.

— Tu plaisantes ? fit Tom interloqué.

— Quoi ?

— Tu sait parfaitement qu'une disparition se joue dans les quarante-huit premières heures. Si nous n'avons pas retrouvé le mari d'ici-là, autant aller creuser nous-mêmes au cimetière de Rosedale !

— Arrête ton char, tu veux. Ou ce gars à pris la tangente pour s'offrir un peu de liberté, et peut-être une ou deux putes vers El Paso, ou bien miss talons aiguilles l'a déjà enterré dans le jardin. Dans les deux cas, aucune raison de louper LE match de la saison…

Le flic avait déjà balancé sa veste sur son épaule, et se dirigeait vers la sortie. Il reprit.

— Mais je ne voudrait pas te priver. Rien ne t'empêche de te casser le cul toute la nuit !

— Tu fais chier...

3.

Après de nouvelles heures passées seul au bureau, Tom Spiegel rejoignit son deux-pièces en centre-ville. La paie d'un lieutenant de Police n'avait rien de mirifique, mais il aurait pu s'offrir un bout de jardin dans la banlieue de LA, pourtant il avait choisi ce pied-à-terre délabré en plein centre de la ville aux mille visages. Le petit Tom avait connu le huis clos de Pennyland, Idaho, avec sa rue principale et son steak house pour cul-terreux en guise de toile de fond, et il s'était juré de passer le reste de sa vie au cœur même du bruissement de la ville.

Il se souvenait en détails des années Pennyland. Ses parents menaient de front l'exploitation de la ferme familiale et les activités de la paroisse auxquelles ils donnaient tout le temps qui leur restait. Thomas s'en souvenait comme d'une ère difficile. Ses parents n'étaient pas pauvres à proprement parlé, mais l'argent se faisait rare, c'était ainsi, et les autres gamins aimaient à lui faire remarquer. De cette époque, il gardait une colère sourde. Il se souvenait du sentiment d'alors, lorsqu'il voyait passer le chérif de la ville, Borden, un moustachu grand comme un guerrier celte et au passage duquel chacun baissait les yeux, il l'enviait. Ce type avait été pour Tom comme une bouée dans la nuit, l'exemple qu'il fallait suivre pour enfin être respecté. A présent, il y était parvenu, il était flic dans la grande ville. Les étoiles d'Hollywood Boulevard émerveillaient les touristes à moins de deux cents mètres de ses fenêtres, et si Dieu ne contrariait pas ses plans, il serait bientôt capitaine et pourrait alors quitter la compagnie des blattes qui passaient parfois par le plafond de sa cuisine.

Il fit jouer la clé dans la serrure de la porte de bois fendillé.

Il lança la veste de son costume sur le canapé et rejoignit le réfrigérateur. Il fit claquer la capsule d'une bouteille de Coors, et tira une des chaises de cuisine. Il plaça devant lui le paquet de feuilles qu'il avait ramené du boulot, et ouvrit la première page du dossier.

Avant de quitter le commissariat, il avait imprimé les dossiers respectivement établis par le LAPD et la cellule de recherche des personnes disparues de San Francisco, et les flics de Napa. Les trois premiers maris de Miss Wanders avaient donc disparu, eux aussi, et chaque fois, les enquêteurs

avaient fait chou blanc, non sans que transparaisse nettement leur intime conviction quant à la culpabilité de la Dame.

Tom tourna les pages. Il s'agissait du dossier de Napa, le premier.

La victime était un grand propriétaire terrien. Il possédait, entre autres, des hectares de vignoble au Nord de la ville. Il avait épouse la jeune Mina, et s'était volatilisé huit ans plus tard.

Le second disparu était le dirigeant d'une startup en vue dans la région de San Francisco. Quelques recherches sur le net lui avaient appris que Valen Corporation œuvrait dans le domaine ultra concurrentiel des biotechnologies et avait développé un savoir-faire unique dans l'exploitation des cellules souches à visée pharmaceutique. L'homme avait disparu en sortant du bureau après un conseil d'administration mouvementé, et les flics n'avaient pas trouvé l'ombre d'une piste.

Le dernier cas était à l'avenant. Un industriel d'Oxnard qui donnait dans le matériel optique et la photographie. Il avait épousé notre chère Mademoiselle Wanders avant de prendre la poudre d'escampette trois ans après la noce. C'était à se demander comment elle trouvait encore des pigeons avec un tel passé.

— Merde ! fit Tom en frappant du poing sur la table.

Le lieutenant était nerveux. Il n'aimait rien moins que les instants où il sentait qu'on se fichait de lui, et c'était précisément ce que semblait faire cette femme en jouant au chat et à la souris avec les forces de l'ordre depuis des années. Tom Spiegel ne comptait pas être le prochain connard qu'elle accrocherait à son tableau de chasse.

Il se replongea dans la lecture des documents.

Il passa une bonne partie de la soirée à lire, puis relire les rapports qui agrémentaient chaque dossier. Il y avait là des comptes-rendus de surveillance, des profils psychologiques de Miss Wanders, des analyses détaillées de son emploi du temps au moment des disparitions. Les flics qui avaient planché sur son cas n'avaient pas lésiné. Thomas se dit qu'ils avaient sans doute été tout aussi furax que lui à l'idée d'être les jouets de cette millionnaire siliconée. Il se frotta les yeux. Même en fermant les paupières, les images de cette femme lui encombraient les neurones. Il tourna encore quelques pages, puis s'arrêta net. L'un des policiers chargé d'enquêter sur elle avait eu l'idée d'extraire l'ensemble des enregistrements à son nom dans les

bases de données de la Police. Rien de bien innovant là-dedans, c'était même le b.a.-ba, mais celui-ci avait pris la précaution de lancer une recherche auprès de l'ensemble des états du pays sur les quarante dernières années, une époque où l'informatique n'était pas aussi développée qu'aujourd'hui et où l'idée de croiser toutes ces bases aurait donné mal à la tête à plus d'un fonctionnaire des forces de l'ordre. Ce flic avait raison, foutrement. De prime abord, il semblait n'y avoir pas grand-chose dans le passé de Wanders. Un PV en 2008 dans l'Idaho, guère plus, mais en remontant avant le passage à l'an deux mille, Tom découvrit plusieurs occurrences. Miss Wanders, de son nom de jeune fille Mina Fletcher, avait été arrêtée une demi-douzaine de fois entre 1990 et 1995. Chaque fois, pour ivresse sur la voie publique. Visiblement, la jeunesse de la dame avait été moins distinguée que ses journées au bord de la piscine d'une villa à cinq millions de dollars. Au milieu de ces peccadilles, une ligne attira plus particulièrement l'attention du policier. Cette arrestation-là n'avait rien à voir avec une soirée un peu trop arrosée.

Tentative d'escroquerie en bande organisée, voilà ce qui était inscrit en face du 12 octobre 1994. Une feuille accompagnait le dossier. Le policier entama sa lecture.

Le récit de la plainte faisait état d'une soirée en boîte de nuit. Un homme, cadre dans une société d'informatique, était en déplacement pour un salon dans la région d'Orlando. Désœuvré, il avait décidé de passer une nuit dans une boîte, et avait bu plus que de raison. Il racontait les vapeurs d'alcool et le bruit de la sono qui crachait des beats furieux à faire vibrer les murs. Il avait alors croisé le regard d'une jeune femme, Mina. Elle l'avait allumé une bonne partie de la soirée, et finalement le type avait choisi d'oublier pour une nuit la femme et petite fille qui l'attendaient à la maison, remplacées par le corps parfait de cette beauté. Le type s'était laissé convaincre. Il avait rejoint le parking, et la Civic de location pour emmener sa conquête à l'hôtel qu'il avait réservé. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme prévu. Un type avait surgi de nulle part. Il l'avait menacé avec une lame; s'il ne donnait pas son fric, il le saignait à mort, là, sur le parking. La fille était avec lui. Face au policier, le cadre avait décrit le regard empli d'une excitation malsaine qu'elle lui avait lancé alors que son compagnon menaçait de lui faire pisser le sang.

Tom se souvint alors du regard de Miss Wanders, et il n'eut aucun mal à s'imaginer la sensation de ce pauvre hère à cet instant. Heureusement pour

lui, l'homme avait plus de ressources qu'il n'y paraissait. La fureur de s'être laissé manipuler lui avait donné la force de réagir sans même penser une seconde aux funestes conséquences qui auraient pu s'en suivre. Il s'était jeté sur l'autre type. Le combat avait fait rage. Les deux hommes s'étaient battus au sol, et finalement, cela avait ameuté les videurs qui se tenaient à l'extérieur du club, attendant le client. Ils avaient séparé les belligérants, mais le sang avait coulé. Si le couple pensait tomber sur une affaire facile, ils en furent pour leur soirée. Le manager fatigué était parvenu à se saisir du couteau, et avait tailladé son adversaire. Le personnel de la discothèque avait dû faire appel aux services d'urgence, et une fois recousu, tout le monde avait fini au poste.

Thomas chercha dans les papiers. Il revoyait le regard du majordome, lorsqu'il avait fait irruption dans le bureau, et alors que le flic tenait la large enveloppe entre les mains, celle qui était adressée à une société de Los Angeles dont Tom ne parvenait pas à se souvenir du nom. Eternal… quelque chose. Impossible de se souvenir.

Tant pis, il se concentra à nouveau sur le dossier. Il cherchait une photo de ce type, il sentait qu'il tenait quelque chose. En vain. Il ouvrit alors son ordinateur, et accéda au portail réservé aux inspecteurs. En quelques clics, il lança une recherche d'antériorité sur le patronyme du compagnon de Wanders pendant la virée nocturne qui avait mal tourné. Lorsque la fiche apparut, Thomas ne put s'empêcher de sourire.

— Ça m'ennuie de te le dire, fit-il dans le silence de son appartement, mais tu es un génie !

Devant lui, le visage de Willem Dickers de face montrait une cicatrice bien visible. Apparemment, le majordome musculeux connaissait sa patronne depuis un sacré bout de temps.

Le flic parcourut le dossier de Dickers avec gourmandise. Il avait enchaîné les petits larcins. La litanie des arrestations semblait sans fin. Agression, vols à l'étalage, braquages minables. Entre deux périodes derrière les barreaux, l'homme avait collectionné les petits boulots. Manutention dans une blanchisserie, gardien d'une école maternelle (ne vérifie t-on pas le passé des employés ?), et installateur dans une boîte au nom plutôt évocateur ; US Cremation Supplies. Thomas suivit quelques liens, et se retrouva bientôt sur le site de la société et le nom n'était pas usurpé. Ils étaient spécialisés dans la fabrication, l'installation et la maintenance des équipements de crémation

humaine et animale. Tout un programme. Aux exploitants de crématorium, ils promettaient un *service irréprochable* pour que les proches de leur client trouvent la paix dans *un processus technique irréprochable et des équipements toujours plus innovants*.

Les proches, « the dear ones ». Tom ne put détacher ses yeux de cette phrase.

Dear ones...

— Bien sûr, dit-il en claquant des doigts.

C'était ça, le mot qu'il cherchait depuis des heures, l'adresse sur cette grosse enveloppe, le pli était adressée à la société Eternal Dear. A présent, il revoyait les lettres inscrites sur le papier brun.

Il ne mit qu'une seconde à taper ses mots dans la barre de recherche de son navigateur. La page tarda à se charger, mais finalement elle apparut, et le flic faillit en faire tomber le verre qu'il portait à ses lèvres à cet instant.

— C'est pas vrai...

4.

Thomas se prit à observer le ciel étoilé alors qu'il couvrait le trajet qui le mènerait à la résidence Hill Sand. Il savait parfaitement que ce qu'il s'apprêtait à faire était contraire à tous les principes que ses instructeurs lui avaient inculqués.

Ne jamais partir sans son coéquipier.

Mais Gaylord avait été clair, et Tom n'avait aucune envie de se faire rembarrer une nouvelle fois.

Ne pas jouer les têtes brûlées pour faire se faire mousser.

Était-ce qu'il s'apprêtait à faire ? Braver le danger pour s'offrir toute la gloire ? Cela ressemblait à ça évidemment. Depuis qu'il avait intégré les forces de l'ordre de la ville de Los Angeles, il avait tout fait pour gravir les échelons, et cela lui avait valu bien des inimitiés, mais ce coup-ci, c'était différent. Il fallait qu'il se paie cette salope. Cela faisait bien trop longtemps qu'elle se foutait de la gueule de l'institution, et on ne se paie pas la tête des forces de l'ordre impunément, en tout cas pas dans le monde du lieutenant Spiegel.

Il dut parcourir une bonne cinquantaine de kilomètres avant de parvenir à l'entrée de la résidence privée. Qu'allait-il bien pouvoir inventer pour qu'on le laisse pénétrer à l'intérieur de ce zoo pour rupins ? Il n'avait pas de mandat et, seul à cette heure avancée, il n'était pas bien difficile de comprendre qu'il était en passe d'enfreindre une tripotée de règles. Lorsqu'il freina à l'approche du poste de garde, il comprit pourtant qu'il n'aurait pas de problèmes.

La minette de la sécurité sortit de son cagibi. Dès qu'elle eut reconnu le jeune flic, elle s'approcha en prêtant attention à faire balancer son postérieur d'une façon qui évoquait plus les podiums de la Fashion Week parisienne que les manières d'un agent de sécurité. Tom savait qu'un paquet de flics à la retraite émargeait à la Delta, et à cet instant précis, il se dit que la retraite n'était finalement pas une perspective si déplaisante.

— Je peux vous aider lieutenant ? dit-elle d'une voix lascive.

Tom se demanda furtivement s'il n'était pas tombé dans une faille temporelle pour revenir s'incarner dans un film X des années soixante-dix.

-- Je voudrais refaire un petit tour si ça ne vous dérange pas trop ?

La fille lui jeta un regard interrogatif, et empreint d'un voile de déception.

Le flic comprit qu'elle s'était attendue à tout autre chose.

— Il n'est pas un peu tard pour une visite ?

-- Disons simplement que je ne souhaite pas éveiller la curiosité.

Il mit du cœur dans le sourire qu'il lui tendit, mais le charme semblait rompu.

— Vous avez un mandat ?

— Allez, soyez chic ! Ça va me prendre des heures d'en obtenir un, mais j'en aurais un de toute façon alors autant me laisser faire un tour. Je n'en ai que pour un petit moment de toute façon.

La fille soupira.

— Je suppose que je ne vous fais pas signer le registre ?

— Je ne préférerais pas, en effet.

— Ok, disons que je n'ai rien vu, de toute façon, c'est mon dernier jour. Dès demain, je me tire pour New York, j'en ai plein le dos de ce soleil à la con.

Elle actionna le bouton d'ouverture, et la barrière se souleva devant lui.

— Vous êtes un ange, fit-il. Je vous souhaite de trouver ce que vous cherchez là-bas.

— Je me le souhaite aussi, vous pouvez le croire...

Le jeune flic hésita à ajouter quelque chose.

— Allez, tirez-vous avant que je change d'avis.

Il ne se fit pas prier.

Dès qu'il eut parcouru suffisamment de distance pour se trouver hors de vue de la fille, il éteignit les phares de la Honda Civic qu'il conduisait, et qui commençait à avoir fait son temps. Dès qu'il prenait un virage serré, les étriers mugissaient à vous faire contracter les fessiers. Une bagnole, voilà ce que serait son premier achat lorsqu'il serait parvenu à économiser suffisamment sur la maigre solde d'enquêteur qu'il percevait.

Dans la pénombre, uniquement nimbée du reflet de la demi-lune de cette soirée de printemps, il fit avancer sa voiture jusqu'à atteindre les abords de la maison de Mina Wanders. A moins de cent mètres, il décida qu'il ferait mieux de s'arrêter, et de terminer le chemin à pied. Vu ce qu'il s'apprêtait à faire, il n'avait aucune envie de se faire repérer.

Il fit son possible pour demeurer à l'abri des cônes de lumière que projetaient les lampadaires installés à intervalles réguliers. Il y avait encore peu, ils auraient tous été allumés, et il lui aurait été presqu'impossible de se

pointer si près sans se faire repérer, mais les préoccupations écologiques étaient passées par là. Aujourd'hui, il était impensable de laisser une forêt de lampes halogènes brûler pour rien toute la nuit. Seul un sur quatre ou cinq réverbères restait en fonction, afin d'assurer la sécurité, et la tranquillité du voisinage.

En quelques enjambées, Thomas se retrouva devant le parterre herbeux qui desservait l'imposante demeure de Wanders. Dans la nuit, la maison avait l'air bien moins hospitalière. Elle avait de faux-airs de château hanté (pour fantômes dorés sur tranche, cela va sans dire).

Tom foula l'herbe avec précaution, puis il contourna l'entrée principale. Quelques secondes puis tard, il se retrouvait à genoux devant la serrure de la porte-fenêtre, celle qu'il avait traversée l'après-midi même. Il dégaina sa trousse de crochetage, choisit l'instrument le plus fin, et l'introduisit avec précaution. Moins de quinze secondes plus tard, l'affaire était entendue.

Il repoussa le battant en veillant à faire le moins de bruit possible, et pénétra dans le vaste salon.

La lumière des chiffres de sa montre produisait un halo vert fantomatique. Il jeta un œil au cadran.

2h07.

Tom prit un instant pour analyser les bruits environnants, mais la maison était endormie. Les statuts aux courbes alambiquées avaient, de nuit, les apparences de quelques gardiens démoniaques installés là pour veiller à la tranquillité de leur maîtresse.

Le flic détourna le regard. Il n'était pas dans un film de Romero, nul besoin de jouer à se faire peur. Il savait ce qu'il cherchait, il n'avait pas une minute à perdre.

Prêtant attention à chaque pas, à chacune de ses inspirations, le lieutenant Spiegel sortit de la pièce principale, et gravit les marches de l'imposant escalier. Parvenu à l'étage, il prit immédiatement la direction du bureau, et abaissa la poignée. Fermée.

— Et merde, lâcha-t-il entre ses dents.

Il sortit à nouveau son matériel, et entreprit d'effacer ce nouvel obstacle. Il fit tout son possible pour se montrer discret, mais la manœuvre produisit force cliquetis, et lorsqu'il l'ouvrit finalement, la porte grinça dans le silence de la maison Wanders.

Pourtant, ça y était, elle était ouverte. Il essaya de saisir le moindre bruit, un début de mouvement quelque part à l'étage, il n'en fut rien. Retrouvant confiance, il pénétra dans la pièce, et tira la porte derrière lui. Il voulait se ménager un peu de tranquillité pour vérifier son intuition.

Comme il l'avait espéré, l'enveloppe était là. Brun clair, elle était renflée par son contenu. Tom s'en saisit, la retourna pour vérifier l'adresse dont il avait eu tant de mal à se souvenir ; Ever Dear, 882 Ebert Shire, Los Angeles, California.

Le policier fit glisser le rabat demeuré ouvert. Il tira un sachet de cellophane dans lequel se trouvait une grande quantité de poudre grisâtre. S'il n'avait pas soupçonné ce dont il s'agissait, il aurait tout à fait pu prendre le contenu de cette poche transparente pour une nouvelle drogue, mais il savait, et le fascicule glissé lui aussi dans l'enveloppe ôta ses derniers doutes.

La société Eternal Dear, vous remercie de votre confiance, et fera tout pour vous apporter entière satisfaction. Chez Eternal Dear, nous savons que vous nous confiez le plus précieux des biens, et nous mettons tout en œuvre pour nous montrer à la hauteur de vos attentes. Dès réception des cendres du défunt, le processus de transformation sera engagé. Comme notre conseiller vous l'a précisé, cette étape est longue et complexe. Elle dure de six à huit mois selon les cas, mais à l'issue, le processus aura abouti en la transformation des cendres de votre cher disparu en un diamant au brillant éternel, un trésor qui pourra demeurer pour toujours auprès de vous. Vous remerciant encore de votre confiance.

Votre dévoué,
Anton Miller
Président d'Eternal Dear inc.

Thomas avala sa salive avec difficulté. Ce couple de malades avait osé ! Il avait fait disparaître....

— La curiosité est un vilain défaut Lieutenant.

Thomas Spiegel eut à peine le temps de faire volte-face pour découvrir Mina Wanders dans un déshabillé de soie noire aux pans flottant de part et d'autre de ses longues jambes, et son acolyte. Il reconnut pourtant la large cicatrice avant de voir le bras de ce type fendre l'air, puis s'abattre contre sa nuque. La douleur fut fulgurante, mais fugace. En un claquement de doigts, il

avait perdu connaissance.

5.

Lorsqu'il s'éveilla, Thomas eut du mal à soulever ses paupières. Une douleur lancinante lui enserrait le crâne tel un étau. Conséquence prévisible du coup qu'il avait reçu un peu plus tôt.

Combien de temps auparavant ? Impossible à dire. Dix minutes, peut-être des heures, mais la sécheresse de sa bouche semblait lui indiquer qu'il avait passé un bon moment dans cet état.

Il parvint cependant à ouvrir les yeux, et découvrit le décor qui était sien.

— Ça y est, la belle au bois dormant nous fait l'honneur de sa présence ? fit une voix rocailleuse.

Dickers.

Tom était allongé sur une couche métallique façon brancard de chirurgie. Il tenta de se relever, mais se heurta aux liens qui le maintenaient en place, de larges bandes d'un tissu blanc épais. Elles lui firent penser aux ceintures de judo qu'il ramenait fièrement à la maison chaque fois qu'il franchissait un nouveau pallier dans son apprentissage de l'art martial qu'il avait pratiqué toute sa jeunesse. Il avait lui-même choisi ce sport parmi ceux qui étaient proposés gratuitement par la mairie aux familles les moins favorisées, sans doute un moyen de plus de s'aguerrir, et de renforcer son aplomb face aux petits salauds qui n'avaient de cesse de le moquer.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, nom de Dieu ? Je suis officier de Police ! Mon coéquipier sait parfaitement où je me trouve. Vous êtes cuit Dickers, vous m'entendez ? Vous êtes foutu, vous et votre fêlée de petite amie.

Le type ne répondit pas. Il se contenta de sourire, mais il s'approcha.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Thomas n'eut pas le loisir de poursuivre, le type venait de lui fourrer un morceau de tissu au fond de la gorge. Il toussa, cracha au creux des fibres synthétiques, mais cela ne lui rendit rien de sa capacité de parole, cela ne lui permit pas non plus de respirer plus confortablement. La sensation d'étouffement lui fit perdre tous ces moyens. Il ruait comme un beau Diable, mais rien n'y faisait.

Reprends-toi bordel, tu ne vas pas crever, tu peux respirer par le nez, concentre-toi !

Lorsqu'il parvint enfin à se contrôler, Dickers relâcha quelque peu la pression qu'il exerçait sur l'étoffe afin de la lui fourrer le plus profondément possible au fond de la gorge.

— C'est bien, t'es un gentil chienchien, fit ce sale type en continuant de sourire. Allez, maintenant, on va passer aux choses sérieuses.

— Il est prêt ? entendit-il derrière lui sans pouvoir voir qui prononçait ces mots. Ça n'était pas nécessaire, il avait reconnu le timbre chaud de Miss Wanders.

— Il est à point, fit Dickers en gloussant.

A présent, le couple était derrière lui, hors de sa vue. Thomas put constater qu'il se trouvait dans une sorte d'entrepôt. De gros tuyaux courraient au plafond et les murs étaient fait d'un béton brut qui n'avait jamais vu l'ombre d'un rouleau de peinture. Où était-il ? Où ces barjots l'avaient-il emmené ? Alors qu'il se posait cette question, il perçut une série de bruits métalliques. Dickers était en train de manipuler quelque chose, une quelconque machine. Bientôt le fracas cessa.

— Je crois qu'il est temps, ma belle.

— Oui, il semblerait…

Ç'est le moment que choisi Dickers pour faire tourner le brancard sur lui-même. Alors Thomas sentit les battements de son cœur cesser brièvement de pulser dans sa poitrine.

Devant lui, il découvrit une machine de haute taille, sorte de caisson d'aluminium aux dimensions imposantes. Une interface de commande numérique était placée sur le côté, à hauteur d'homme, et au centre, un rectangle était découpé, une porte de la taille d'un large téléviseur fait du même métal brut. C'est à ce moment que le lieutenant remarqua le bourdonnement sourd, comme un tuyau d'où s'échappe un gaz toxique qui enveloppait la salle. Lorsque Dickers actionna une commande, et que la trappe se souleva, le grondement se fit vacarme, et l'enquêteur n'eut plus aucun doute sur ce qu'il avait devant lui.

Des flammes jaunes et orangées, furieuses et enivrantes à la fois, se déchaînaient dans un espace confiné, un espace conçu pour accueillir une seule et unique chose ; un corps humain.

Il était allongé devant la gueule béante d'un four à crémation humaine. Il hurla tout son soul, mais seul un gargouillis infâme sortit de sa trachée.

Dickers et Wanders n'y prêtèrent aucune attention. L'homme pressa un nouveau bouton, et le brancard se mit à vibrer. Non, il ne vibrait pas vraiment, il remuait. Thomas sentit son corps propulsé vers l'avant. Ce truc allait l'enfourner tel un pain de viande un dimanche midi. Les yeux du flic étaient révulsés, les muscles de sa gorge prêts à exploser. Lorsqu'il sentit les flammes roussir la pointe de ses cheveux, le feu emplissait déjà tout son univers, mais il aperçut le couple démoniaque, une dernière fois. Ils s'embrassaient goulûment. Il ne vit rien de plus, ses joues étaient en train de fondre et ses globes oculaires n'étaient que vestiges d'organes humains. Son corps tout entier ployait sous la douleur alors qu'il connaissait le sort qui avait emporté des générations d'hérétiques.

6.

Gaylord Harvey freina à l'approche de la maison de Mina Wanders. Cela faisait presque huit mois qu'il enquêtait sur la disparition du mari de cette femme, et il n'avait pas avancé d'un iota. Le producteur en vue avait disparu. Pfuit, plus rien. Le jour même de sa rencontre avec la fille, son coéquipier de l'époque avait d'ailleurs disparu, lui aussi, Gaylord ne l'avait plus jamais revu. Une autre équipe s'était chargé d'enquêter sur la disparition du jeune flic. Gaylord avait bien tenté de faire son petit lobbying pour se charger de l'enquête, après tout, il était celui qui connaissait le mieux le jeune Spiegel, mais le capitaine avait été intraitable. Il était impliqué, et quoiqu'il en pense, incapable de mener cette affaire avec l'objectivité requise. Il en avait pris son parti, mais s'était tenu au plus près de l'avancée des recherches. Il avait littéralement harcelé ses collègues en charge pour qu'ils mettent tous les moyens du LAPD au service de cette affaire. Rien n'y avait fait. Ni la prise de dépositions de centaines de ses connaissances de L.A. ou du bled paumé au sein duquel il avait passé le plus clair de son temps jusqu'à ses vingt-deux ans. Ils avaient même soupçonné quelques temps que sa disparition avait quelque chose à voir avec son enquête, mais ça n'avait mené qu'à une nouvelle impasse. Sa disparition était un mystère aussi épais que celui de Norman Wanders.

Aujourd'hui, il venait annoncer à la femme du producteur que l'enquête demeurait ouverte, mais que les effectifs affectés à l'affaire allaient être drastiquement réduits. Dans toute autre situation, il eut rempli cette mission à reculons. D'ordinaire, les proches de disparus ne peuvent pas entendre ce type de discours sans pousser des hauts cris, (et qui était Gaylord pour les en blâmer ?), mais il savait que Miss Wanders n'était pas de ceux-là. Il la soupçonnait même de garder une bouteille de champagne au frais pour le jour où elle recevrait cette nouvelle.

Il fit retentir le carillon de la porte d'entrée. Il s'attendait à voir cette femme, dans l'une des tenues affriolantes qu'il avait appris à connaître au fil des mois, mais c'est son majordome qu'il découvrit lorsque la porte s'ouvrit.

— Lieutenant Harvey ?

— Bonjour, je voudrais m'entretenir avec Miss Wanders s'il-vous-plaît.

— Naturellement. Vous voulez bien me suivre ?

Le flic prit la suite du domestique. Il avait toujours du mal à le fixer sans ciller. Sa large cicatrice avait le don d'attirer votre regard, tel un horrible aimant. N'y avait-il pas des techniques chirurgicales capables d'en venir à bout ? On faisait des miracles aujourd'hui, alors pourquoi pas ça ?

L'homme l'installa sur un des canapés de cuir blanc qui émaillaient le salon. Pas question de se goberger dehors cette fois-ci. On était début janvier, et même si l'hiver californien est des plus dociles, l'air était frais ce matin. Le majordome apporta un pot de café fumant et deux tasses de fine porcelaine. Il servit la boisson.

— Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

Le type lui offrit un large sourire, mais un frisson parcourut la nuque du lieutenant, cet homme avait quelque chose de glaçant.

— Oui, je vous remercie.

Quelques minutes plus tard, la maîtresse de maison fit son apparition. Elle portait un tailleur crème à la coupe stricte et sa chevelure mordorée était retenue en un chignon parfait.

— Que puis-je pour vous, capitane…

— Lieutenant, madame. Lieutenant Harvey.

— Oui, bien sûr.

— Je n'ai pas de bonnes nouvelles à vous annoncer, commença-t-il en soupirant. Malgré tous les moyens mis en œuvre, nous n'avons toujours aucune idée de ce qui est arrivé à votre mari. Ce qui s'est produit est incompréhensible…

— Rien de nouveau là-dedans, fit-elle remarquer. Vous me servez ce discours depuis des mois.

Le flic baissa le regard.

— C'est vrai, mais je suis venu ce matin pour vous annoncer que l'enquête allait passer d'une phase active à un état moins proactif.

— C'est-à-dire ?

Le policier eut préféré que cette femme se contente de sa réponse, mais elle avait décidé d'aller au fond des choses.

— Mes collègues et moi-même allons être contraints de nous consacrer à de nouvelles affaires et, même si le dossier de votre mai n'est pas officiellement clôturé, nous n'allons plus être en mesure d'engager les mêmes moyens

qu'auparavant.

— En bref, vous lâchez l'affaire ? dit-elle d'un ton neutre.

Harvey ne répondit pas.

— C'est marrant, continua-t-elle, mon horoscope m'avait prédit une nouvelle inattendue aujourd'hui… mais, je vous avoue que ce que vous me dites n'a pas vraiment la saveur de la surprise.

— Je suis désolé, Madame Wanders.

— Oui, moi aussi, dit-elle en se levant de son siège. Je vous raccompagne ?

Le flic n'osa plus ajouter quoi que ce soit. A présent, il n'avait plus qu'une envie, débarrasser le plancher. Il suivit la silhouette filiforme jusqu'à la porte. La femme se tourna alors vers lui, elle plongea son regard dans le sien, et le flic en conçut un profond malaise. Cette femme avait l'œil acéré, un regard qui vous transperçait de part en part. Elle lui offrit sa main, et tout à coup, le policier ne sut comment réagir. A quoi s'attendait-elle ? A un baise-main distingué, ou à une banale poignée de mains ? Un peu confus, il opta pour ce second choix. Il secoua cette main tendue. Il sentit alors les bijoux de la dame, les bagues aux pierres bleutés toutes identiques qui encombraient ses doigts. Il les observa quelques secondes. Un, deux, trois, quatre.

Ne portait-elle pas trois de ces foutues bagues, la fois où ils les avaient découvertes avec Thomas lors de leur première rencontre ?

Il dirigea à nouveau son regard vers le visage de Wanders. Elle avait remarqué l'attention qu'il portait à ses bijoux. A sa décharge, les pierres qui ornaient le métal doré étaient fascinantes, d'un bleu sombre, mystérieux, une couleur qu'il n'avait jamais vu nulle part.

— Vous aimez ? fit-elle.

— Oui, ces diamants sont étranges… mais magnifiques, dit-il.

— Vous avez raison, ils sont uniques et possèdent des reflets d'une infinie complexité.

En prononçant ses mots, Miss Wanders s'était mis à caresser une grosse broche qu'elle portait au revers de sa veste, un bijou que le policier n'avait pas noté jusque-là. En son centre, se trouvait encore une de ces pierres.

— N'est-ce pas un formidable cadeau de la nature ? Continua-t-elle. Ces pierres semblent presque posséder chacune leur personnalité, une âme propre… N'est-ce pas envoûtant ?

Elle referma alors la porte, et, lorsque le battant repris finalement sa place,

le sourire de cette femme, un sourire dérangeant et carnassier flottait encore dans l'esprit du policier.